

Il était temps ; car le jeune Comanche, déposé quelques instants après sur la berge, ne donnait d'autres signes de vie que de faibles tressaillements. Avidement penchés sur son corps, tous épiaient le retour de l'air vital dans ses poumons. Rayon Brûlant avait été plutôt étouffé par son ennemi qu'asphyxié par l'eau, et, à mesure que le temps s'écoulait, la vie renaissait graduellement dans sa poitrine.

— Ah ! c'est vous, seigneur Bois-Rosé, et vous aussi, seigneur don Pepe, s'écria Pedro Diaz quand il fut désormais sans inquiétude sur le sort du Comanche ; vous avez donc échappé à ces brigands ? Et vous aussi, Gayferos ? Eh bien ! c'est un jour heureux que celui-ci. Mais, continua le Mexicain je ne vois pas avec vous...

Et Diaz semblait chercher de l'œil quelqu'un qui manquait à cette rencontre.

— La main de Dieu s'est étendue sur moi, dit le vieux coureur des bois ; il a séparé le père d'avec le fils.

— Il est mort ! s'écria Diaz.

— Il est captif, ajouta douloureusement Bois-Rosé.

— Mais, Dieu merci, nous sommes sur les traces de don Fabian de Mediana, continua vivement le carabinier, et nous avons tellement affaibli ces coquins en les poursuivant, que nous l'arracherons à leurs griffes.

La voix de Pepe, sa confiance dans la réussite de leur tentative étaient toujours pour son vieux compagnon de périls comme un baume versé sur ses blessures, et, après ce moment de tristesse, Bois-Rosé reprit bientôt aussi son énergique assurance et sa résignation stoïque.

A l'exception d'une balafre longue, mais peu profonde, sur la poitrine du jeune Comanche, il était maintenant sain et sauf, quoique encore trop affaibli pour reprendre sa marche. Des dix guerriers qu'il avait amenés avec lui, sept lui restaient encore et se trouvaient de nouveau réunis sous ses ordres ; le jeune chef et les quatre blancs composaient donc une troupe aguerrie et résolue de douze combattants.

Après une heure de sommeil pris sur les bords du fleuve, les premières teintes du crépuscule matinal commencèrent à éclairer le bois. Rayon-Brûlant était complètement remis, et la troupe résolut de reprendre sa route.

Comme les Apaches, malgré leur fuite, pouvaient être disséminés dans les environs et en quête d'une revanche, Bois-Rosé fut d'avis qu'au lieu d'affaiblir la petite troupe en envoyant quelques hommes à la recherche de la barque, il fallait remonter la rivière sans se séparer, de crainte de quelque surprise.

Quoique le canot fût trop étroit pour contenir douze passagers (il n'avait pu qu'avec difficulté en amener dix), c'était encore le mode le plus prompt et le plus commode, à défaut du cheval. Pour franchir de longues distances, il était certainement moins rapide que les jambes d'un marcheur vigoureux ; mais il offrait au moins cet avantage, que les voyageurs pouvaient alternativement prendre le somme,

si nécessaire, sans s'arrêter et perdre un temps précieux.

C'était à cet inappréciable avantage que Bois-Rosé devait d'avoir pu marcher le jour et la nuit sur les traces de Fabian et d'avoir ainsi réparé les instants perdus avant d'entreprendre une poursuite qui allait se terminer, selon toute apparence, au prochain coucher du soleil.

Ce fut donc avec un mélange de joie profonde et d'appréhension non moins vive que le Canadien vit briller dans la forêt les premières lueurs de ce soleil qui, à son déclin, allait éclairer une longue et sanglante lutte, sans doute, dont la vie de Fabian devait être le prix inestimable.

En suivant le cours de la rivière dont les flots étincelaient à la clarté du jour, la petite troupe ne mit pas plus d'une demi-heure à refaire la route qui, dans la nuit et avec tous les détours conseillés par la prudence, lui avait coûté près de deux heures.

Le canot fut retrouvé intact dans le lieu où il avait été déposé ; on le remit à l'eau. Deux Indiens, sur chacune des rives du fleuve, prirent les devants en éclaireurs, et les huit combattants restants se placèrent dans le canot de peau de buffles.

Pepe et le Canadien se mirent aux avirons, et la barque glissa de nouveau sur la rivière ; mais, quelques minutes avant d'arriver à l'endroit où elle se rétrécissait et formait la Passe-Étroite, il fallut encore une fois transporter l'embarcation hors de l'eau. Amassés entre les deux berges à pic, les arbres jetés par les Indiens obstruaient le fleuve, dont les eaux grondaient autour de l'obstacle qui arrêtait leur cours.

En arrivant à la Passe-Étroite, les voyageurs purent juger de l'étendue du péril auquel la sagacité du vieux coureur des bois les avait soustraits. Cerné à l'arrière par la forêt flottante que charriait silencieusement le courant du fleuve, et à l'avant par une forte barricade d'autres troncs d'arbres mis en travers de la passe, le canot se fût trouvé dans l'impossibilité de reculer ou d'avancer. Cachés sur les deux côtés de l'arche brisée et sur les deux rives, les Indiens tenaient dans leurs mains la vie des passagers du canot, qu'ils auraient massacrés jusqu'au dernier à coups de flèches et de carabine sans que ceux-ci eussent même pu se défendre.

— Voyez-vous ? dit Bois-Rosé à Pepe en jetant un coup d'œil sur le réseau de branchages et de tronc d'arbres qui obstruait la passe. Les Indiens ont profité des ravages de l'ouragan d'avant-hier pour jeter au cours de l'eau les arbres déracinés par l'impétuosité du vent. Ils n'ont eu qu'à les traîner à force de bras et les livrer au fleuve. C'est une justice à leur rendre, le coup était bien combiné.

Restait à savoir de quelle façon Rayon-Brûlant avait rejoint ses guerriers, et comment les Apaches étaient tombés eux-mêmes dans le piège qu'ils avaient tendu.

Pendant que les navigateurs, après avoir transporté le canot sur leurs épaules, à cent pas de la Passe-Étroite, descendent la rivière et font force de rames vers la Fourche-Rouge, où ils espèrent surprendre